

Godofredo Iommi

Strophes

traduit par Robert Marteau

Note de l'auteur : Avant le langage, la poésie, forme en soi tout vrai poème est en route sans but ou bien vers en quoi vibre la flamme. Puisque en vérité le poème strophe.

Nota del autor : antes que lenguaje es la poesía, es decir : forma a solas. Todo real poema es al hacia sin blanco o verso donde cimba el estro. Pues que poema en realidad estrofa.

G.I.M. 1989

retour

ils assiègent
quasi-calme

à la lèvre étrangère la main
tente

el retorno
sitian
ya casi calma

extranjera la mano a los labios
intenta

Impasse

assolait le sol ce que
l'alouette dit
les pas mesurent

autre silence attrait
le cumul

passivement

Ni pasa

solía el suelo cuanto
la alondra dice
los pasos miden

otro silencio atrae
el caudal

pasivamente

La forme retenue
ouit l'eau
pour guetter la pause

La Foligno
Pierini
Pucci

son degré
affine la mémoire
croise l'horizon
comme un mot

Detenida la forma
oye el agua
para acechar la pausa
La Foligno
Pierini
Pucci

su grada
afina la memoria
cruza el horizonte
como una palabra

Enfui s'ajoure un corps
Peut-être il y eut un temple

le verger muet
porte la cadence
au front retardée

Huido amanece un cuerpo
Tal vez hubo un templo

el huerto mudo
lleva la cadencia
retardada en la frente

János Pilinszky

Koutouзов se retire

traduit par Lorand Gaspar et Sarah Clair

— Qu'y a-t-il Caféine ?
— Je vous prie, Monsieur l'Inspecteur Principal, signez ici.
— Donc, comme je vous l'ai dit, je pars au moment du déjeuner. Pas de cérémonies, pas de discours. Même le chauffeur ne sait pas que je suis ici pour la dernière fois.

Caféine :

— Et le journaliste ?
— Ah, oui... Bon, ça va, faites-le entrer.

Le reporter :

— Je ne pensais pas que vous alliez me recevoir.
— Eh bien, voilà, je ne suis pas seulement grossier, mais aussi imprévisible.
— Grossier ?...
— J'ai pensé que notre conversation ne devait pas durer plus d'une ou deux minutes.

— Une ou deux minutes ? Je ne comprends pas.

— C'est justement cela. Si vous compreniez, une ou deux minutes suffiraient... Je me connais. Une fois que j'ai commencé je ne peux plus m'arrêter tant que quelque lumière ne se montre sur le visage de mon interlocuteur. Et puis, appelez-moi donc tranquillement « Koutouзов »...

Le journaliste, papier sur les genoux et crayon en main :

— Vous savez donc que dans votre dos on vous appelle « Koutouзов » ?

Koutouзов :

— Pose-moi n'importe quelle question, mais questionne ! A une heure aujourd'hui prend fin mon dernier service —, sinon je ne t'aurais peut-être pas reçu.

Reporter :

— Vous tutoyez aussi vos subordonnés ? (Silence) Tu tutoies aussi tes subordonnés ?

Koutouзов :

— A partir de maintenant. Plus exactement, prends cela comme si à partir de maintenant je *n'osais* plus que tutoyer tout le monde... Bref, c'est pour cela que je me retire. Plus brièvement encore : pour l'essentiel c'est cela mon « histoire », c'est cela mon « cas » si tu veux.

— Tu ne penses pas que tu es irremplaçable ?

— Question redoutable ! De cette manière nous n'en aurons pas fini même à minuit ! Non, non. Il n'y a rien que j'aurais pu transmettre. Et rien que pour cela je ne peux pas être irremplaçable. Mon département est une machine de premier ordre. Son plus petit boulon fonctionne avec précision.

— Et tu penses que même sans toi il fonctionnera parfaitement ?

— Peut-être avec plus de précision encore. Regarde un peu cette pièce ! Les rideaux sont tirés même pendant le jour... Regarde attentivement ma lampe... elle brûle jour et nuit... Regarde mon visage... J'ai somnolé trente ans ici... à part quelques heures, quelques secondes... Ne m'interromps pas ! Les autres savent tout sur ce qui peut être assemblé. Mon Dieu, ça peut être comme ça aussi. Moi je me suis contenté de ce qu'on pose tous les rapports et toutes les photographies sur ma table, sans jamais essayer de relier tant bien que mal les points clairs. Je m'intéresse plus, un peu plus, au bric-à-brac. Dans toute affaire criminelle, il y a pas mal de ces bric-à-brac. Et surtout *en moi*. Pourtant ce que j'ai vraiment cherché, c'était toujours le noyau obscur de l'affaire criminelle ; ce que les autres appellent mystère, mais ce qu'en moi-même j'appelais amoureusement mon petit soleil noir. Une fois je suis allé à Amboise, tu sais, là où est mort Léonardo. Sur le mur on peut lire une de ses dernières phrases : « ... Celui qui dans sa vie n'a pas suffisamment médité a gaspillé chacun de ses instants...¹ » C'est Léonardo qui a écrit cela, lui qui avait, l'un après l'autre, dessiné l'orgue de Staline, la bicyclette, la mitrailleuse, le climatiseur. De tout cela évidemment rien n'a été réalisé de son vivant... Eh bien, moi je n'ai rien fait d'autre que de contempler le soleil noir, si patiemment et si complètement absorbé que je pourrais dire que j'ai dormi toute ma vie. Étrange ce petit soleil noir, ce trou dans le tissu des faits. Par moments il se mettait à briller de lui-même et sans aucune transition, à d'autres, les choses allaient plus lentement et se compliquaient. Le trou noir lui-même continuait à être noir, mais commençait à éclairer peu à peu, à dessiner autour de lui le *bric-à-brac*. Imagine-toi : il arrivait que dans la lumière du soleil noir, *le sac de chiffons* se transforme tout à coup en cristal ! Comprends-tu cela ? A ces moments je n'osais pas bouger d'un poil. Je faisais de mon mieux pour m'assoupir plus profondément encore. Et j'attendais en laissant à peine une fente entre mes paupières. A partir de cet instant je ne faisais plus confiance qu'à cette meurtrière. Et c'était fantastique quand le soleil noir se mettait à briller dans sa ronde plénitude. Sans le moindre doute et totalement, je l'ai cru longtemps. Comprends-tu ? Mais aujourd'hui je sais que ce n'est pas vrai. Certes, le soleil noir peut encore briller, mais son centre grand comme une tête d'épingle n'en devient que plus noir. Ceci je le sais de façon certaine depuis deux semaines. Ma découverte est irrémédiable. Ma démission définitive.

L'inspecteur général s'est appuyé sur ses coudes :

— Je vois que tu commences à comprendre « Koutouzov »... Et plus même, je vois que tu peux déjà voir ! Serait-ce possible qu'en quelques minutes nous en ayons terminé ? Écoute-moi, mon ami, je vais te raconter ma dernière affaire, cette pointe d'aiguille que j'ai aperçue alors et sur laquelle, épinglé, je tourne moi-même depuis... Mais d'abord je commencerai peut-être avec le bric-à-brac...

1. Traduit du hongrois.

Ville franchement couverte de neige, blancheur doucement aveuglante. Il peut être environ dix heures du matin. Avec une hâte pesante Koutouzov entre dans une boutique de lampes pleine à craquer, comme une grotte de stalactites comprimée dans un centimètre cube. Il est un hôte familier, la dame le reçoit en conséquence. Koutouzov effondré dans un fauteuil :

— Ma vue a sans doute encore baissé. Ma vieille lampe n'est plus ce qu'elle était. Il m'en faudrait une neuve.

— Lampe à pied ?

— Naturellement. Ce qui importe c'est que quand elle brûle je puisse avoir le sentiment de traîner dans la rue le soir... non, pas celle-là. Celle-là non plus. Celle-ci est pire ! C'est comme s'il était trois heures du matin. Moi j'ai besoin d'une lumière entre dix et onze heures.

Une voix de garçon inattendue :

— Maman, il y en a une dans la cave.

Dans l'escalier se tient un garçon de douze ans, comme sur une vieille photographie.

Koutouzov radieux au garçon :

— Elle peut avoir un abat-jour en soie, ça ne fait rien.

Le garçon monte la lampe par l'escalier de colimaçon, la pose sur la table et l'allume :

— Voilà, c'est dix heures du soir, Monsieur.

Koutouzov, la lampe emballée dans la main, s'en va lentement jusqu'à la station de taxis la plus proche. Il passe devant une librairie décorée pour Noël, — dans une des vitrines, des livres pour adolescents. Là l'homme s'arrête un instant et jette un regard presque enfantin sur les livres. Après, c'est un café. Koutouzov entre et prend un café au comptoir.

Koutouzov :

— J'ai acheté cette lampe...

Le journaliste s'arrête poliment de prendre des notes, Koutouzov resserre les paupières :

— C'était le seize décembre. Le vingt décembre, en sortant, Caféine se retourne dans la porte : « Pour Noël j'ai acheté à mon fils le roman intitulé *Le petit tambour*. Monsieur l'Inspecteur Principal le connaît sans doute puisqu'il s'agit des guerres napoléoniennes », et il ricane. Le vingt-huit décembre il dépose une pile de photographies sur ma table... et j'entends sa voix : « ... après la fermeture du magasin elle laissait toujours entrer un homme de ses amis, un chauffeur. Ils faisaient l'amour dans l'arrière-boutique. J'ai déjà placé sous mandat d'arrêt le bonhomme. »

— Et la femme est morte ?

De nouveau, par bribes, le compte rendu de Caféine : « Elle vit encore, mais elle est sans conscience... C'était plutôt une pâtisserie où l'on servait du café à des clients debout devant le comptoir... » Ne pense pas maintenant Koutouzov au fait que tu as pris un café là avant de prendre un taxi... J'ai regardé les photographies les unes après les autres... et encore une fois l'ordre presque parfait de ces quelques coups de couteau désordonnés... et tout d'un coup je n'ai plus rien vu. Mais justement, ce rien, voilà de quoi j'avais besoin... A ce moment je pouvais jeter un coup d'œil sur Caféine, de toute façon je ne le voyais pas. Comme

d'habitude, cette fois encore, mon regard vide l'a troublé. « Le chauffeur nie. » Alors, moi : « Laissez-le partir, ou plutôt, pas encore. La station de taxis n'est pas loin du café. La seule chose qui m'intéresse c'est le sort de cette femme. Si elle reprend connaissance ou si elle meurt, prévenez-moi aussitôt. Et maintenant, laissez-moi dormir. »

Au journaliste, de nouveau :

— Le cinq janvier, Caféine m'a annoncé que la femme était morte, et m'a demandé s'il pouvait communiquer cette nouvelle à la presse... Pas encore ! Qu'il me donne encore quarante-huit heures !... Et quand Caféine s'est retourné dans la porte : ... ou plutôt une semaine, ai-je dit presque suppliant. Qu'il fasse ouvrir le café et remplace l'ex-serveuse par son sosie... Il était important que ce fût une ancienne danseuse...

Koutouzov continue à s'adresser au journaliste :

— Vous savez, quand je prenais mon café, je devais me pencher un peu pour le sucre. C'est ainsi que j'ai vu que la femme était derrière le comptoir, le bas presque nu, la position des pieds à quatre-vingt-dix degrés, comme les danseuses... Tout cela m'était revenu à l'esprit, cela et rien de plus, quand Caféine s'était retourné dans la porte... Bric-à-bric caractéristique, mais qu'est-ce qui a fait qu'il soit devenu important ? Caféine, ai-je dit, retournez-vous encore une fois dans la porte ! Oui... que le chauffeur retourne après la fermeture dans le magasin... avec un certain retard comme avant le crime et qu'il fasse l'amour avec l'alter ego de la femme assassinée dans la boutique... ou du moins qu'ils fassent semblant. Bonne nuit. Et pour l'instant ne vous retournez plus.

Ici Koutouzov serre presque douloureusement ses paupières fermées. Qui sait combien de temps je suis resté là à attendre que le bric-à-brac *s'éclaire*. « Pour Noël j'ai acheté à mon fils le roman intitulé *Le petit tambour*, Monsieur l'Inspecteur Principal le connaît sans doute... », avait dit Caféine en se retournant dans la porte et il ricanait. Aïe — j'ai plongé mon visage dans mes deux mains —, j'avais peur. Et pourtant : chapeau, manteau, et je me fais conduire au café... A travers la porte je vois que la nouvelle demoiselle est justement en train de préparer les cafés, mais moi, seule la devanture m'intéresse désormais. Naturellement, à l'endroit de la vitre par où on aurait pu voir derrière le comptoir, il y avait une affiche en couleur collée. J'ai appuyé les doigts sur l'affiche et les ai fait doucement glisser vers le bas. Doucement, très doucement, vers le bas, depuis la hauteur de mon visage. Après quinze ou vingt centimètres de ce déplacement, le papier a cédé, et le bout de mon doigt s'est arrêté dans un trou du verre nu de la devanture. J'ai regardé par le trou derrière le comptoir où la nouvelle demoiselle se tenait en collant et baissait justement le levier de la machine à café, tout en faisant pipi à quatre-vingt-dix degrés, avec une nonchalance replete et rose à cause de l'effort inhabituel. J'ai remis à sa place la languette d'affiche à moitié découpée, comme le cache d'un trou de serrure.

Le journaliste transfiguré : le soleil noir a resplendi...

Koutouzov :

— Oui. Mais justement, le hic est que non. Contre toute attente. En son centre il restait un point noir gros comme une piqûre d'aiguille et depuis, si c'est possible, minute après minute il devient plus profond, plus vide et plus noir. Maintenant encore, pendant que nous sommes assis là. A l'instant même j'étais littéralement

décapité. Mais j'ai continué d'agir automatiquement. Persévérant et réduit à l'impuissance. Le café fermait toujours à neuf heures. Une semaine plus tard, à neuf heures et demie précises j'ai pris la voiture et l'ai arrêtée non loin du café. Le chauffeur « suspecté » est arrivé réglementairement à dix heures moins le quart, il a frappé et la jeune fille l'a fait entrer. J'ai dû attendre encore dix à quinze minutes. A ce moment-là j'ai bondi de la voiture obscure et commencé à courir vers la boutique lorsque l'ombre aux aguets s'est détachée instinctivement de l'affiche collée sur la devanture. Nous courions tous les deux en haletant. Je tremblais dans toutes mes articulations quand je l'ai saisi par l'épaule et retourné vers moi. C'était lui. Le petit garçon de la boutique des lampes.

Le reporter :

— En vérité, ce n'est même pas tellement mystérieux. L'adolescence...

Koutouzov :

— Tu es en voiture ?

— Je vous accompagne volontiers... Je t'accompagne si tu veux.

— Merci.

— Cette fois non plus tu n'éteins pas la lampe ?

Ils sortent en silence.

Dans la chambre restée vide une lampe à pied brûle solitaire.

Par une porte dérobée entre le petit garçon de la boutique. Il éteint sagement la lampe.